

Centre régional du Livre de Franche-Comté

5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>



FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Fouad Laroui



L'auteur :

Marocain de naissance, ingénieur et économiste de formation, professeur de littérature à l'université d'Amsterdam, romancier de langue française, poète de langue néerlandaise, éditorialiste, critique littéraire : Fouad Laroui court le monde, chargé de son sac de voyage et de sa vaste culture.

Bibliographie :

Romans :

- ◆ *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, Éditions Julliard, 2014.
- ◆ *La Vieille Dame du Riad*, Éditions Julliard, 2011 (rééd. Pocket, 2011).
- ◆ *Une année chez les Français*, Éditions Julliard, 2010 (rééd. Pocket, 2011).
- ◆ *La Femme la plus riche du Yorkshire*, Éditions Julliard, 2008 (rééd. Pocket, 2011).
- ◆ *La Fin tragique de Philomène Tralala*, Éditions Julliard, 2001.
- ◆ *Méfiez-vous des parachutistes*, Éditions Julliard, 1999 (rééd. J'ai Lu, 2002).
- ◆ *De quel amour blessé*, Éditions Julliard, 1999 (rééd. Hatier, 2013).
- ◆ *Les Dents du topographe*, Éditions Julliard, 1999 (rééd. J'ai Lu, 2000).

Nouvelles :

- ◆ *Les Noces fabuleuses du Polonais*, Éditions Julliard, 2015.
- ◆ *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine*, Éditions Julliard, 2012 (rééd. Pocket, 2014).
- ◆ *Le Jour où Malika ne s'est pas mariée*, Éditions Julliard, 2009.
- ◆ *L'Oued et le Consul. Et autres nouvelles*, Éditions Flammarion, 2006.
- ◆ *Tu n'as rien compris à Hassan II*, Éditions Julliard, 2004 (rééd. Pocket, 2013).
- ◆ *Le Maboul*, Éditions Julliard, 2001.

Essais :

- ◆ *D'un pays sans frontière*, Éditions Zellige, 2015.
- ◆ *Le Drame linguistique marocain*, Éditions Zellige, 2011.
- ◆ *De l'islamisme. Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*, Éditions Robert Laffont, 2006.

Chroniques :

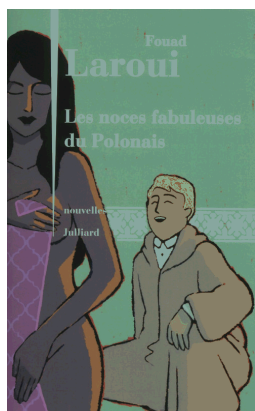
- ◆ *Du bon usage des djinns*, Éditions Zellige, 2014.
- ◆ *Le Jour où j'ai déjeuné avec le diable*, Éditions Zellige, 2012.
- ◆ *Chroniques des temps déraisonnables*, Éditions Zellige, 2003.

Album jeunesse :

- ◆ *L'Eucalyptus de Noël*, Éditions Yomad, 2007.
- ◆ *La Meilleure Façon d'attraper les choses*, Éditions Yomad, 2001.

Présentation sélective des livres :

◆ *Les Noces fabuleuses du Polonais*, Éditions Julliard, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Un mariage « forcé » a-t-il la moindre chance de devenir un mariage heureux ? Les catcheurs doivent-ils « tuer le père » ? Peut-on réduire l'amour à une formule mathématique ? Les sangliers sont-ils moins superstitieux que les hommes ? Avec sa verve inimitable, son imagination foisonnante et son humour décapant, qui lui valent un public toujours plus fervent, Fouad Laroui nous livre ici un recueil de cinq nouvelles drôles et poétiques autour des thèmes du mensonge et de l'absurde.

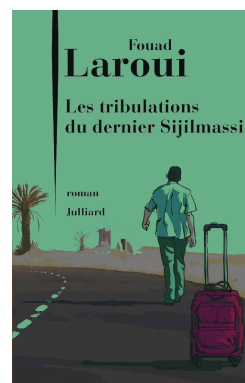
◆ *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, Éditions Julliard, 2014.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Adam réfléchissait. Et il n'arrivait pas à trouver de solution à cette énigme : pourquoi son corps se trouvait-il à une altitude de trente mille pieds, propulsé à une vitesse supersonique par des réacteurs conçus du côté de Seattle ou de Toulouse – très loin de son Azemmour natal, où les carrioles qui allaient au souk dépassaient rarement la célérité du mulet, où les voitures à bras n'excédaient pas l'allure du gueux se traînant de déboires en contretemps ? »

Dans son style inimitable, Fouad Laroui nous entraîne à la suite de son héros – un ingénieur marocain décidé à rompre du jour au lendemain avec son mode de vie moderne et occidentalisé – dans une aventure échevelée et picaresque. Une tentative de retour aux sources semée d'embûches et à l'issue plus qu'incertaine, derrière laquelle se dessine une des grandes interrogations de notre temps : comment abattre les murs que l'ignorance et l'obscurantisme érigent entre les civilisations ?

Ce roman a reçu le prix Jean Giono 2014.



Presse :

Article paru dans *Le Figaro* le 16 octobre 2014, par Mohammed Aissaoui.

L'auteur marocain francophone a remporté le prix littéraire grâce à son roman *Les tribulations du dernier Sijilmassi*, qui est également en course pour le prix Goncourt des lycéens.

Décidément Fouad Laroui, l'auteur marocain francophone vivant à Amsterdam, qui écrit également en néerlandais, traverse une belle période. Après avoir décroché le Goncourt de la nouvelle en 2012 avec *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine* (également choisi le mois dernier par l'Académie Goncourt pour être parmi les lauréats potentiels du Prix Goncourt et du Goncourt des lycéens), voici qu'il se voit décerner ce jeudi 16 octobre, le Prix Jean-Giono pour son dernier roman *Les tribulations du dernier Sijilmassi*, aussi paru aux Éditions Julliard.

Il l'emporte face à trois autres excellents écrivains qui méritaient également ce prix : Adrien Bosc avec *Constellation* (Stock), Pauline Dreyfus avec *Ce sont des choses qui arrivent* (Grasset), ainsi que Mathias Menegoz avec *Karpathia* (POL).

Intrigue aux accents autobiographiques

C'est bien sûr sa truculence qui a été saluée, ce qui n'aurait pas déplu à l'auteur de *L'homme qui plantait des arbres*. Ce style fait d'humour et de propos profonds prononcés sur le ton de la légèreté, c'est la marque de fabrique de Fouad Laroui, un style à nul autre pareil.

Dans *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, le point de départ est le suivant : Sijilmassi se pose soudainement des questions sur le sens de sa vie d'ingénieur. Il est alors convaincu que cette vie n'est pas celle qui lui correspond et décide de revenir aux sources, dans son pays d'origine. Arrivé à l'aéroport de Casablanca, il entreprend de rejoindre la ville à pied, ce qui lui vaut de rentrer chez lui encadré par deux gendarmes... Impossible de ne pas penser que cette intrigue possède des accents autobiographiques. Fouad Laroui est lui-même ingénieur, il est diplômé de l'École des Ponts et Chaussées en France, et parle avec passion de son passage dans une usine de phosphates... Mais il a toujours mis au-dessus de tout son autre passion, celle pour la littérature.

Ce Prix Jean-Giono, après sa présence dans la sélection du Goncourt, lui donne raison. Cette récompense est parrainée par la Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent. Il rejoint un palmarès très prestigieux dans lequel figurent, entre autres, Jean d'Ormesson, Le Clézio, François Nourissier, Michel Déon, ou encore Pierre Jourde.

◆ *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine*, Éditions Julliard, 2012.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Venu à Bruxelles pour acheter au meilleur prix du blé européen dont son pays a grand besoin, ce jeune fonctionnaire marocain se retrouve fort démuni quand des malhonnêtes volent dans sa chambre d'hôtel son unique pantalon. Que faire ? Ou acheter, à l'aube de cette rencontre décisive, un pantalon décent ? C'est parce qu'il se présentera devant la Commission européenne, sanglé dans une défroque qui ferait honte à un clown, qu'il réussira sa mission.

Cet ouvrage a remporté le prix Goncourt de la nouvelle en 2013.

Presse :

Article paru sur le site « www.lacauselitteraire.fr » le 6 juillet 2013, par Emmanuelle Caminade.

Le prix Goncourt de la nouvelle a fort opportunément récompensé en mai 2013 *L'Étrange affaire du pantalon de Dassoukine*, un recueil de nouvelles original à la fois drôle et profond, tendre et grave et d'une grande inventivité d'écriture.

Fouad Laroui ne se contente pas en effet d'y déboulonner les codes et les clichés et d'y dénoncer le culte des apparences en mettant en scène de courtes histoires quotidiennes, illustrant l'absurdité du monde au travers de situations cocasses et de chutes inattendues. Il s'attache surtout à y mettre en scène le langage, disloquant sa cohérence de surface, ses automatismes rassurants, creusant de multiples décalages langagiers en jouant sur les sons et les graphies comme sur l'ambiguïté du sens des mots, sur la variété des langues et les anachronismes, utilisant les ressources de la ponctuation, des incises et des caractères italiques, désarticulant la syntaxe, brouillant l'identité narrative et imbriquant sans cesse dialogues et monologues...

Une déstructuration protéiforme foisonnante et décapante de la langue menée le plus souvent sur un rythme endiablé – même si l'auteur aime les digressions – et enrichie d'un recours abondant, érudit mais aussi très éclectique, à l'intertextualité qui vient renforcer le comique de ces nouvelles et l'épaisseur philosophique du propos qui les sous-tend.

D'emblée cet écrivain marocain de langue et de culture française, connaissant bien l'Angleterre et les Pays-Bas où il vit depuis plusieurs années, donne le ton dans l'incipit de la nouvelle éponyme ouvrant son recueil :

« La Belgique est bien la patrie du surréalisme... »

Un incipit énoncé par le héros narrateur Dassoukine¹, haut fonctionnaire envoyé par le Maroc à Bruxelles pour négocier l'achat de blé pour son pays, et commenté ironiquement par son interlocuteur – et également narrateur – qui semble une sorte de double de l'auteur prenant un recul ironique sur son texte et témoignant de son travail d'écriture :

« En présence d'un incipit que faire ? »

Que faire sinon « *attendre la suite, résigné* » : une suite confirmant que ce livre est bien placé sous le signe de ce petit pays jouxtant la France et les Pays-Bas, dont le peuple est séparé par deux langues et surtout deux cultures de tradition chrétienne et calviniste, source d'incompréhensions. De cette Belgique dont la peinture et la littérature francophone accompagnèrent largement le mouvement surréaliste.

Dans ce recueil, Fouad Laroui porte un regard de poète sur l'étrangeté des situations les plus quotidiennes, traquant l'absurde au travers du langage à l'instar de Raymond Queneau, cofondateur de l'Oulipo² auquel il s'amuse à envoyer de nombreux clins d'œil, sans doute

¹ Reprenant le nom d'un célèbre humoriste marocain auquel l'auteur rend hommage.

² L'Ouvroir de littérature potentielle, groupe international de littéraires et de mathématiciens auquel l'auteur ne se sent manifestement pas étranger.

pour nous « *esspliquer* » cette sorte de filiation « *avunculaire* » qui les relie. Et ce qui semble évident « à *c't'heure* », c'est que posséder à fond plusieurs langues et plusieurs cultures avec toutes les connotations interprétatives qu'elles recèlent, comme les Belges et plus encore comme l'auteur, peut permettre aussi de porter un regard plus libre sur le monde et de développer une pensée plus autonome.

Dans trois nouvelles, les héros sont des exilés – plus ou moins temporaires – qui se retrouvent ainsi à Bruxelles, ou à Utrecht pour l'une d'entre elles. L'auteur y aborde ces « *incompréhensions culturelles* » apparemment dérisoires dont l'accumulation dégrade fortement les rapports entre les individus, qu'il s'agisse d'un haut fonctionnaire marocain et de ses homologues européens ou de ces couples mixtes (Marocain et Néerlandaise, ou Néerlandais et Française) vivant pourtant une relation amoureuse égalitaire. Et les deux nouvelles sur ces couples mixtes qui fascinent tant l'auteur se terminent malgré tout sur une note d'espoir, les « *gestes* » de tendresse venant pallier les difficultés de communication.

Quatre autres s'intéressent plus largement au chaos du monde dont elles explorent les étranges lois sur le territoire marocain, partant pour trois d'entre elles d'un certain *Café de l'Univers*³ de Casablanca où plusieurs amis se réunissent pour discuter en interprétant ou en refaisant le monde...

Un café évoquant encore malicieusement la Belgique au travers de Claude Semal, ce Belge à la coiffure de Tintin, chanteur, comédien et auteur comique, sorte de clown roi de l'absurde et chantre de la belgitude à la chanson duquel renvoie également l'avant-dernière nouvelle qui semble clore ce recueil sur un petit sketch philosophico-théâtral lui rendant hommage.

Quant à la neuvième et très courte nouvelle, on peut la considérer comme une sorte d'épilogue rattachant ce recueil à l'actualité des Printemps arabes : des rêves d'avenir qui semblent masquer le cauchemar du passé en rétablissant le conformisme mensonger de l'apparence. L'auteur semblant ainsi se montrer plus pessimiste sur un plan collectif.

Un livre réjouissant à ne pas manquer !

◆ ***La Vieille Dame du Riad***, Éditions Julliard, 2011.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

François et Cécile s'aiment, mais François s'ennuie. À trop rêver devant le petit écran, il lui vient des envies d'ailleurs que ne partage pas forcément sa dulcinée. Un ranch dans le Montana ? Pas question. Une pagode en Thaïlande ? Plutôt mourir. Un riad à Marrakech ? Banco ! Aussi surpris l'un que l'autre par leur témérité, les tourtereaux parisiens se retrouvent propriétaires d'une vieille bâtisse au coeur de la ville rouge. Pari réussi ? Encore faudrait-il déloger la vieille femme qui a élu domicile chez eux...

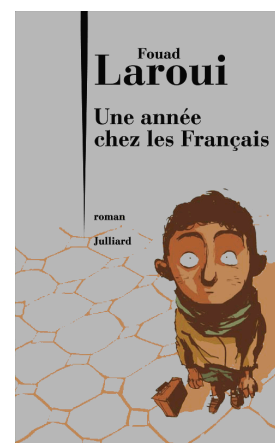


³ *Le Café de l'Univers* est une chanson de Claude Semal.

♦ *Une année chez les Français*, Éditions Julliard, 2010.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

1969 : Mehdi, 10 ans, débarque au lycée Lyautey de Casablanca ou son instituteur, impressionné par son intelligence et sa boulimie de lecture, lui a obtenu une bourse. Loin de son village de l'Atlas, Mehdi pense être un membre de l'équipage d'Apollo découvrant une planète inconnue : qui sont ces Français qui vivent dans le luxe, adorent les choses immangeables, parlent sans pudeur et lui manifestent un tel intérêt ? Durant une année scolaire animée par une galerie de personnages surprenants, l'histoire émouvante d'un enfant propulsé dans un univers aux antipodes de celui de sa famille.



Presse :

Article paru dans *L'Express* le 20 octobre 2010, par Christine Ferniot.

Mehdi, jeune boursier, débarque au prestigieux lycée Lyautey à Casablanca. Une satire sociale touchante.

Dans ses romans comme dans ses nouvelles, Fouad Laroui garde l'oeil moqueur. C'est son système de défense et sa lucidité. *Une année chez les Français* est de la même veine, conjuguant ironie et humanisme pour replonger dans des souvenirs d'enfance à Casablanca.

1969 : un lutin se présente au portail du lycée Lyautey. Il s'appelle Mehdi, n'a pas plus de dix ans et tient sa petite valise marron un peu cabossée. Il est le plus jeune élève de l'école, remarqué par l'instituteur de son village qui lui a obtenu une bourse pour entrer dans le plus grand établissement français de la ville. Pour cet enfant qui a passé ses premières années dans un village de l'Atlas, tout paraît déroutant et incompréhensible. Mehdi va passer « une année chez les Français », expérience décisive, étrange voyage d'ethnologue. Du réfectoire et son curieux hachis Parmentier au dortoir avec ses lits superposés, il doit peu à peu décrypter le mode d'emploi de sa nouvelle vie. Les pions, les profs, les autres pensionnaires sont autant de personnages mystérieux, comédiens d'un théâtre démesuré. Écarquillant les yeux, Mehdi décrit ce qu'il voit de sa hauteur : les grands escaliers qui mènent à la lingerie, la vaste cour du lycée, les longs week-ends où les autres rentrent chez eux tandis qu'il reste avec un surveillant pour seul compagnon.

Il n'y a pas de nostalgie ni de souffrances exposées dans ce récit mais un humour détaché pour dire le pire et le meilleur : les surnoms racistes dont on l'affuble, la condescendance, les préjugés, mais aussi l'amitié, la générosité, la découverte d'un autre monde, et surtout, l'éducation par les livres. Fouad Laroui ne règle pas ses comptes avec le passé, il dit en vrac le plaisir d'apprendre et la tristesse d'être considéré comme un être différent. Quand Mehdi est invité à passer Noël chez Denis Berger et ses parents, la fable commence sur un ton léger puis glisse doucement vers la métaphore grinçante, teintée de gravité. Nuancé, distancié mais sentimental, Fouad Laroui n'est pas un donneur de leçons, il passe par l'anecdote, le détail quotidien, pour parler d'intégration, de colonialisme, d'identité.

Mais *Une année chez les Français* est également un hymne à la littérature qui fait tomber les barrières et à la lecture qui sauve de toutes les solitudes. Poète, romancier, critique littéraire et enseignant, Fouad Laroui sait de quoi il parle.

♦ *Le Jour où Malika ne s'est pas mariée*, Éditions Julliard, 2009.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Qu'ils soient restés au pays ou partis à l'étranger, les jeunes Marocains, déchirés entre traditions et modernité, sont mal dans leur peau. Dans ces nouvelles tragiques ou cocasses, Fouad Laroui met en lumière le dur combat qu'ils doivent mener pour que leurs rêves d'émancipation ne soient pas broyés sous la chape de plomb de la réalité.

Presse :

Article paru dans *Le Magazine littéraire* le 19 novembre 2010.

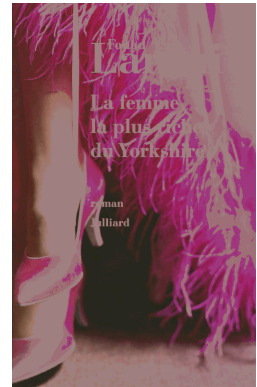
Au pluriel, le terme « nouvelles » prend un double sens, journalistique et littéraire. D'ailleurs, à lire ce recueil, on songe que Fouad Laroui partage un talent avec l'échotier de presse régionale : cet art de donner une importance capitale à un événement local.

Ses nouvelles pourraient même passer pour les chroniques facétieuses d'un correspondant casablançais particulièrement doué, si l'auteur ne savait leur donner une dimension universelle. Ainsi, une invraisemblable histoire de fournitures scolaires devient le révélateur des spécificités de l'administration marocaine : à la veille de la rentrée des classes, les mères de famille se voient sommées de couvrir les cahiers de leurs enfants avec des transparents couleur bounni. Or personne ne sait à quoi correspond au juste le bounni : est-ce la couleur « punaise écrasée », comme le prétend le frère du puissant gouverneur Tarik qui a des tonnes de matériel de cette teinte à écouler, ou la couleur « saumon avarié », comme l'assure le fils du non moins puissant commissaire Bennani et aussi poids lourd de la papeterie ? De même, à travers le récit d'un amour finissant entre une Néerlandaise et un jeune Marocain, Fouad Laroui parvient à exposer les différences de perceptions entre les mentalités musulmanes et européennes. Aussi, rien d'étonnant si le bar où se retrouvent les narrateurs de ces histoires s'appelle L'Univers... À découvrir les rires, la bonhomie des échanges qui y règnent, on se prend à regretter que le monde n'ait pas été créé aux dimensions d'un comptoir.

◆ *La Femme la plus riche du Yorkshire*, Éditions Julliard, 2008.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Piètre ethnographe, économètre intérimaire à l'université de York, Adam Serghini profite de son séjour outre-Manche pour infiltrer du local et croquer de l'autochtone, dans son milieu naturel, à savoir là où tout *engliche* digne de ce nom échoue à un moment donné : au pub. Et ce ne sont pas les grandes gueules qui manquent. Au-dessus de cette faune opaque, bourdonne la reine des abeilles : « la femme la plus riche du Yorkshire ». Vieille cocotte richissime, momie excentrique, monstre d'ambiguïté, elle se raconte. Adam vient de trouver le plus redoutable sujet d'étude de la Couronne d'Angleterre.



Presse :

Article paru dans *Le Monde* le 20 mars 2008, par Christine Rousseau.

Depuis ses débuts en 1996, Fouad Laroui - faisant sienne la devise de Beaumarchais, « *Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer* » - a choisi pour arme l'humour. Une arme qu'il utilise avec brio, autant pour masquer ses blessures que pour « *purger sa colère* » contre la bêtise, le mépris, la méchanceté, l'intolérance ou les fanatismes de toutes sortes [...]

C'est par un roman plus léger - en apparence - qu'il nous revient sous les traits d'Adam Serghini, sorte de double candide. Comme l'écrivain, Adam est né au Maroc et après des études d'économie, il a regagné son pays pour y exercer « *son métier dans la torpeur et la poussière d'une ville minière* ». Sans doute y serait-il encore si son désir de découvrir le monde « *de le lire, de le vivre, de l'entendre soupirer et le goûter* » n'avait été le plus fort.

Du jour au lendemain, Adam va donc tout plaquer pour sillonner l'Europe. Après Bruxelles, Paris et Amsterdam, c'est dans le Yorkshire qu'atterrit notre chercheur en économétrie. Là, entre une science quelque peu aride et un quotidien morne et pluvieux, très vite l'ennui gagne. Aussi décide-t-il pour le rompre de jouer à l'ethnologue amateur, en étudiant l'anglais, comme d'autres le Soussi ou le Peul. « *Il ne lui fallut que quelques jours pour découvrir où se nichent l'âme, la vérité profonde, l'essence de cette ethnie mystérieuse : au pub.* » Chaque soir, son petit carnet d'une main, son jus d'ananas de l'autre, Adam s'installe au comptoir du Blue Bell pour observer l'autochtone. Sans savoir que ce « *désastre alcoolisé* » va lui offrir son plus beau spécimen en la personne de Cordelia. Soit « *la femme la plus riche du Yorkshire* » ainsi qu'elle se présente avec morgue et arrogance. Cachant derrière un sourire affable toute l'antipathie qu'elle lui inspire, Adam choisit de se laisser prendre dans les rets de cette mante religieuse gonflée de mépris et de suffisance, qui l'a choisi, lui le moins que rien, le petit *Frenchie*, comme confident. À mesure qu'il découvre le destin de cette Cruella, les questions abondent. Que cherche-t-elle en lui relatant une vie des plus invraisemblables ? Pourquoi abrite-t-elle, dans la cabane à outils de son jardin, Tom, son premier mari, ex-jongleur ? Quelle blessure secrète cache ce tyran en jupon que rien ne semble atteindre ?

Des questions qui viennent pimenter ce choc des contraires (des civilisations ?) dans lequel Fouad Laroui, se tenant adroitement à la lisière de la caricature, s'amuse de tout : des apparences, des clichés et des a priori culturels pour livrer une fable rocambolesque et réjouissante.

◆ *Tu n'as rien compris à Hassan II*, Éditions Julliard, 2004.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Dans un café, deux intellectuels palabrent sans s'arrêter. L'objet de leur débat ? Hassan II, le monarque fondateur du Maroc moderne, sa vie, son œuvre... Dans un coin, discrètement, une jeune fille pleure. Et soudain les grands mots s'effacent : les chagrins restent.

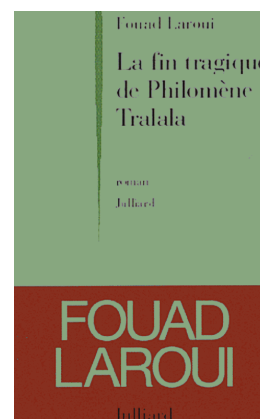
La vie est là : belle, cruelle et comique, comme dans tous les cafés de l'univers. Ça tient parfois à presque rien : un costume, une télévision, un eucalyptus... C'est absurde, c'est drôle et triste. C'est humain.

◆ *La Fin tragique de Philomène Tralala*, Éditions Julliard, 2001.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

À travers les tribulations de l'étonnante Philomène, un pamphlet décapant qui épingle les travers et les ridicules des petits marquis qui sévissent dans les médias français...

Moitié marocaine et moitié guinéenne, à la fois princesse orientale et déesse africaine, Fatima Aït Bihi, dite Philomène Tralala, ne passe pas inaperçue dans la vie publique. Écrivaine à la mode, elle goûte sans complexe aux plaisirs de l'existence. La modestie n'est pas dans sa nature, elle est superbe et elle le sait. Gourmande et sensuelle, elle entend bien satisfaire tous ses appétits. Intelligente et lucide, elle ne se gêne pas pour balancer à tout un chacun les vérités qui blessent. Malheureusement pour elle, le navrant Gontran de Ville tombe follement amoureux d'elle. Vilain comme un poux, malingre et dépourvu du moindre talent, ce critique besogneux a réussi à faire croire qu'il avait quelque influence dans cette discipline qui n'en a quasiment plus. Philomène a le tort de repousser vigoureusement les prétentions du nabot. Comme beaucoup de ses congénères, Gontran n'a qu'un seul vrai pouvoir : celui de nuire. Et Philomène va en faire l'amère expérience...



Revue de presse :

En octobre 2011, Fouad Laroui a accordé un entretien à Georgia Makhoul pour le site « www.lorientlitteraire.com ». Il revient sur sa vie et sur son œuvre.

Fouad Laroui dit parfois qu'il a raté sa vie et que tous ses copains de Lyautey sont actuellement walis, ministres et grands hommes d'affaires. On ne le croit évidemment pas, lui qui parle des livres avec tant de gourmandise et de passion, lui qui est si visiblement heureux d'être un homme libre [...]

Né à Oujda en 1958, Fouad Laroui est ingénieur et économiste de formation. Il fréquente le prestigieux lycée Lyautey de Casablanca, rejoint l'École des ponts et chaussées à Paris puis exerce pendant quelques années à l'Office chérifien des phosphates du Maroc avant de tout abandonner pour embrasser une carrière d'enseignant et d'écrivain. Il vit actuellement aux Pays-Bas. Son premier roman, *Les Dents du topographe* (1996), a obtenu un succès important auprès du public et de la critique et a été distingué par le prix Découverte Albert Camus. Depuis, ses écrits le ramènent souvent à son enfance, son pays, son histoire, mais il se plaît à nourrir le réel d'imaginaire et à brouiller les frontières entre autobiographie et fiction. L'humour et l'ironie lui permettent de s'attaquer à toutes les formes de la bêtise et de l'arbitraire qui pèsent sur le Maroc sans se départir d'un regard bienveillant, complice et souvent tendre.

Georgia Makhoul : Parlons de votre parcours, et en particulier du tournant important qui vous fait changer radicalement d'orientation en 1990. Vous êtes diplômé des Ponts et Chaussées, vous démarrez une brillante carrière d'ingénieur à l'Office chérifien des phosphates, vous travaillez au Maroc pendant cinq ans, et voilà que vous laissez tout tomber, vous abandonnez votre poste, vous quittez le Maroc et vous vous consacrez à l'enseignement et à l'écriture. Pourquoi cette rupture brutale ? On pourrait croire que vous découvrez l'écriture comme d'autres découvrent la foi.

Fouad Laroui : Il y a plusieurs réponses à votre question dont l'une en particulier se réfère à des circonstances intérieures et l'autre à des circonstances extérieures. Disons que j'ai été « victime » du système éducatif français, et sans doute une victime consentante. Dans ce système, si on est bon en maths, on vous pousse vers les classes préparatoires sans vous demander votre avis. Moi, j'étais passionné par la lecture. Je suis cet enfant, Mehdi dans *Une année chez les Français*, qui pendant un tremblement de terre s'assied près d'une source de lumière et se met à lire alors que tout le monde autour de lui s'agite et crie. Je suis cet enfant qui pense que le monde de la fiction romanesque est plus réel que le monde réel. Donc je lisais de façon effrénée et mon père m'y encourageait fortement. Au lycée, j'étais autant passionné par les lettres, l'histoire, la philosophie que par les mathématiques. Mais on m'a dirigé vers « la voie royale », celle des prépas scientifiques. Et en prépas, on n'a pas le temps de réfléchir. Je suis donc devenu ingénieur, j'ai été engagé à l'OCP, et j'ai démarré ma carrière. Mais à l'âge de 30 ans, j'ai eu comme un choc. J'ai commencé à ressentir à quel point cette vie toute tracée n'était pas la mienne. J'avais le sentiment d'avoir fait le tour de la question pour ce qui avait trait à ma pratique d'ingénieur. Et j'ai commencé à me demander : qu'en est-il de l'autre côté du monde ? De mon envie d'écrire ? De mon goût pour l'art, la littérature et les sciences humaines ?

À ces circonstances intérieures se rajoutent des circonstances extérieures. Car tout cela se passe dans le Maroc de Hassan II, donc dans une période marquée par le despotisme. J'ai un sentiment très fort de l'arbitraire des choses, de leur imprévisibilité. Et ce sentiment que n'importe quoi peut arriver m'effraie. Je décide donc de tout arrêter. Je distribue tout ce que je possède, c'est-à-dire pas grand-chose hormis cinq chats, et je repars vers l'Europe, car c'est là seulement que j'ai envie de vivre.

G.M. : Pendant dix ans, c'est donc le divorce total avec le Maroc, la volonté de couper radicalement. Mais le paradoxe, c'est que c'est à partir de là que vous commencez à écrire, et que vous écrivez avant tout sur... le Maroc.

F.L. : Comme je vous le disais, j'étais au Maroc dans un grand malaise. Il me semblait être surveillé, et parfois arrêté pour des brouilles. Les injustices, l'irrationalité des comportements et des décisions, l'arbitraire qui caractérisait le fonctionnement du pays, tout cela me mettait dans une grande colère. Lorsque je me suis installé à Amsterdam, j'ai commencé à écrire comme pour m'expliquer à moi-même les raisons de mon départ, pour donner du sens à ce qui m'arrivait. Et ces textes sont devenus petit à petit *Les Dents du topographe*, mon premier roman, qui se présente comme une suite de scènes mêlant des choses vues et des fictions, et qui me permettait de régler mes comptes avec le Maroc. Mais il est vrai que le Maroc a continué à occuper tout ou partie de mes romans suivants, même lorsqu'ils se passaient à Paris.

G.M. : Cette colère, ce sentiment d'arbitraire, est-ce en lien avec cet événement considérable qui a marqué votre enfance et sur lequel vous êtes somme toute très discret, la disparition de votre père ?

F.L. : Les faits sont simples. Cela se passe en avril 1969. Mon père sort acheter le journal *al-'Alam*, comme tous les soirs avant dîner. Il est environ 17 heures. Il ne reviendra jamais et jamais nous ne saurons rien de ce qui lui est arrivé. J'avais 10 ans. Cette absence a beaucoup compté pour moi, à cet âge-là. Mais je ne voulais pas être quelqu'un qui a été marqué par un événement et qui le ressasse en permanence. Je voulais passer à autre chose. Mais c'est là en effet un exemple d'arbitraire criant. Et il m'était difficile de rester en tête à tête avec cette chose-là.

G.M. : Peut-on penser que votre rapport compulsif à la lecture, votre façon de peupler le monde de livres, serait une façon de garder vivant un lien fort à votre père ?

F.L. : Il est vrai que mon père nous encourageait beaucoup à lire et nous soutenait beaucoup dans nos études. Il n'avait pu lui-même poursuivre des études supérieures et il en avait gardé un grand regret. Mais c'est lui qui, en raison de leur différence d'âge, a élevé mon oncle, Abdallah Laroui, qui est devenu un historien majeur. Mon père avait un respect absolu de la culture et de l'éducation. Et quand il nous voyait lire, il était heureux.

G.M. : Un autre homme a beaucoup compté, je crois, dans votre itinéraire : l'écrivain Driss Chraïbi.

F.L. : Il s'agit là en effet d'une rencontre particulière. J'étais à l'époque à l'université de York et je venais de publier mon premier roman. Le téléphone sonne, je décroche, et une voix au bout du fil me dit : « C'est Driss Chraïbi ». Or je croyais Chraïbi, figure tutélaire de la littérature marocaine, mort. Je me figure donc qu'on me fait une blague. Mais c'était vraiment lui. Et Chraïbi me dit cette phrase qui restera gravée en moi durablement : « Vous avez écrit

Le Passé simple de la nouvelle génération. » *Le Passé simple*, publié par Chraïbi en 1954, est un livre majeur de la littérature marocaine du XX^e siècle. À l'époque, le pays est traversé par un débat entre ceux qui pensent que la présence française qui s'achève n'a été qu'une parenthèse, négligeable au regard de l'histoire millénaire du Maroc, et qu'il faut donc revenir à l'état antérieur au protectorat ; et ceux qui affirment au contraire que ces années ont apporté un coup d'accélérateur à la modernisation du pays et qu'il faut poursuivre dans cette voie. Chraïbi, qui avait 28 ans au moment où il écrit, rejette les deux options. Pour lui, la tradition est hypocrisie et la modernité, illusion trompeuse. Il fait scandale et certains disent qu'il est « l'assassin de l'espoir ». Pour ce qui nous concerne, nous nous lions d'amitié et je ferai plusieurs séjours chez lui dans la Drôme. Nous avons plusieurs points communs : al-Jedida où nous avons grandi tous deux, nos études au lycée Lyautey, notre lien si fort au français et un goût pour l'humour, voire l'ironie.

G.M. : Venons-en à votre dernier livre [*La Vieille Dame du Riad*, 2011]. Quelle était votre intention quand vous avez décidé de l'écrire ? Vous adresser à ces nombreux Français qui déclarent aimer le Maroc mais en ont une connaissance tout à fait superficielle, voire stéréotypée ?

F.L. : C'est tout à fait cela. Le point de départ du livre, c'est un film récent que j'ai vu et dans lequel un Français veut fêter un anniversaire quelconque et pour ce faire, organise pour ses amis une grande fête à Marrakech, avec tout le folklore festif qui s'ensuit, fantasias comprises. Tous les invités passent un week-end de rêve. Mais finalement, qu'ont-ils vu du Maroc ? Quels Marocains ont-ils rencontré hormis ceux qui ont assuré le service pendant la fête ? On estime à 10 000 le nombre de Français installés à Marrakech. Ils jouissent de l'exotisme et de la beauté des paysages. Mais voient-ils la profondeur historique et philosophique du pays ? Savent-ils à quel point l'histoire française du XX^e siècle est une histoire marocaine ? Ont-ils conscience du nombre de débats qui, à l'Assemblée nationale, portent sur le Maroc durant une large première moitié du XX^e siècle ? Connaissent-ils le nombre des Marocains qui se sont engagés dans l'armée française ? Savent-ils qu'ils leur doivent la victoire de Monte Cassino ? Donc mon point de départ, ce sont tous ces gens qui viennent au Maroc sans rien connaître de ce pays. Je voulais leur donner une leçon au double sens du terme : qu'ils apprennent quelque chose sur notre histoire ; et que ce soit pour eux une leçon au sens métaphorique du terme.

G.M. : Vous faites dire à l'un des personnages du livre : « Nous autres Marocains, nous avons toujours dix versions de la même histoire. » Pourquoi ? Est-ce quelque chose qui fait partie du tempérament marocain pour vous, que cette capacité à raconter la même chose de tas de façons différentes ?

F.L. : Oui, je crois. Dans un pays encore marqué par l'analphabétisme (40 % des Marocains sont analphabètes), la culture de l'oralité prévaut encore largement. Et les conteurs y occupent une place importante. Or comme rien n'est écrit, cela favorise une espèce de flou et qui autorise le conteur à raconter différemment les mêmes histoires, à en changer les détails à chaque séance. Chez nous comme dans d'autres pays arabes, nous avons donc une capacité à raconter des versions différentes des mêmes choses, et on observe une coexistence de la pensée rationnelle et moderne et de la pensée magique.

[...]

G.M. : Votre œuvre est romanesque en majorité. Pourtant, en 2006, vous éprouvez le besoin d'intervenir dans le débat sur l'islamisme et vous publiez *De l'islamisme : une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*. Pourquoi cela ?

F.L. : Peut-être que si je vivais à Paris, je n'en aurais rien fait car il y a en France des tas d'intellectuels qui s'expriment sur le sujet et toutes les nuances du spectre sont représentées. Mais aux Pays-Bas, ce n'est pas le cas, il n'y a pas d'intellectuels arabes. Aussi le débat est-il confisqué par quelques imams intégristes. Et en face d'eux, des gens ignorants vivent dans l'islamophobie. J'en ai eu assez et j'ai commencé à écrire quelques tribunes dans la presse. Un éditeur hollandais m'a alors proposé d'écrire un livre sur le sujet, et comme j'ai d'abord écrit ce livre en français avant qu'il ne soit traduit, mon éditeur français a jugé intéressant de le publier et, ma foi, il a fait un assez bon parcours. Ce livre représente quand même un long travail et j'ai pris une année sabbatique pour m'y consacrer.

G.M. : Vous avez également souhaité intervenir dans les débats concernant le printemps arabe et vous avez publié très récemment des chroniques dans la presse française.

F.L. : Je suis intervenu pour rappeler des faits. De ma formation de scientifique, je garde l'idée salutaire que les faits sont têtus. Ne soyons pas paresseux et parlons de choses concrètes et précises. J'ai été agacé par des discours et des propos qui laissent penser que les 22 États arabes sont semblables. Or on ne peut pas les mettre tous sur le même plan. Il importe de faire la différence entre un Moubarak qui a gouverné en autocrate et un Kadhafi qui est la honte du monde arabe ; entre le Yémen qui vit encore au Moyen Âge et la Syrie qui a modernisé de grands pans de ses infrastructures ; entre le Liban où les femmes jouissent d'une grande liberté et l'Arabie Saoudite où elles ne peuvent pas conduire, etc. J'ai donc voulu apporter au débat des nuances et de la précision.

G.M. : Revenons pour finir à Mehdi, le héros d'*Une année chez les Français*. À son propos vous avez dit qu'il commençait par devenir un quasi-Français, puis qu'il trouvait la bonne distance. Est-ce de vous que vous parlez en disant cela ?

F.L. : Un peu sans doute. Quand on est Marocain mais qu'on n'a connu que l'école française, on vit en français, on rêve en français et on croit faire partie de la France. Cela paraît si évident que l'on ne se pose même jamais la question. On n'a aucune distance. Mehdi se fait même quasiment adopter par une famille française. Mais quand il revoit sa mère et renoue avec son milieu familial d'origine, quelque chose en lui finit par s'apaiser. Il trouve cette bonne distance qui lui faisait défaut.